

## MARTIN, LOUIS (1859-1932)

MARTIN, Louis, ex-prêtre, professeur, pasteur presbytérien, commis-comptable, né en Bretagne le 3 septembre 1859, décédé à Montréal le 27 février 1932. Il avait épousé à Newport VT Marie Vanderstappen dont il eut onze enfants. Il a été inhumé au Cimetière Notre-Dame-des-Neiges, catholique, alors qu'elle a été incinérée et inhumée au Cimetière Mont-Royal, protestant.



Louis Martin a eu une vie personnelle et religieuse mouvementée et nous ne pouvons en donner qu'un aperçu fragmentaire et inégal. Il était né en Bretagne à un endroit que nous n'avons pu déterminer le 3 septembre 1859. Il est fils unique. Ses parents sont Louis Martin père et Johanne Frédet<sup>1</sup>. Son père travaille dans un village ou une ville voisine et sa femme et son fils se réjouissent de lui faire la surprise de leur présence sur la route à son retour. Sa famille est imprégnée de catholicisme et cela a déteint sur Louis qui se sent appelé assez tôt à devenir prêtre. Ses parents font les sacrifices nécessaires pour qu'il y parvienne, la prêtrise pouvant même représenter une promotion sociale. Nous ne connaissons pas l'année de son ordination, mais compte tenu du temps nécessaire à sa formation<sup>2</sup>, il est probable que le poste suivant ait été son premier.

En 1886, à 27 ans, on sait qu'il est vicaire à Cohiniac, petit village d'à peine 680 habitants dans la Côte d'Amor en Bretagne. La paroisse, qui dispose d'un lieu de culte ancien et imposant, est suffisamment bien organisée pour avoir un curé et un vicaire qui doivent aussi desservir les communes limitrophes. Louis Martin s'éprend alors de la fille du bedeau, Marie Vanderstrappen, Belge d'origine, de dix ans plus jeune que lui. Ce grand amour va transformer sa vie. Il quitte alors la prêtrise et, sa situation nouvelle étant mal vue dans son milieu, il part pour les États-Unis avec sa compagne, probablement dès 1886<sup>3</sup>. Il est possible qu'ils se soient d'abord installés dans le centre du pays, à Green Bay WI, dans une zone où il y avait des francophones.

Ils se rapprochent ensuite du Québec et ils s'installent en Nouvelle-Angleterre. Au printemps 1888, Marie est enceinte de leur premier enfant, ce qui les a peut-être encouragés à se marier civilement le 18 août à Newport dans le Vermont (à la pointe sud

---

<sup>1</sup> On sait qu'ils sont vieux mais encore vivants en 1891.

<sup>2</sup> Ce qui peut représenter douze ou treize ans de formation après l'école primaire : petit séminaire à partir de l'âge de treize ans pour une durée de huit ans suivi du grand séminaire qui s'étend sur au moins trois ans, le temps entre les premiers ordres reçus et la consécration pouvant aller jusqu'à quatre ans, parfois plus. Ce qui lui donne autour de 26 ans. Il est probable qu'il se soit formé au séminaire de Saint-Brieuc, en Bretagne toujours, à moins de 20 km de la paroisse où il sera nommé.

<sup>3</sup> Cette année n'est donnée que pour elle au recensement de 1900, mais nous croyons peu probable que les futurs mariés se soient séparés pendant leur immigration. On le dit de Green Bay MI (WI en fait) dans l'acte du mariage civil, mais on ne précise pas pour elle.

du lac Memphremagog). Un mariage catholique étant impensable, le couple est devenu protestant pour la circonstance.

Pour Louis, on a l'impression d'avoir affaire à un caractère tourmenté qui ne reste guère en place, mais qui s'engage ouvertement dans sa nouvelle orientation. Dans les faits, on le considère comme un pasteur protestant vu sa formation bien que nous n'ayons pas de preuve de rattachement à une Église en particulier. Comme on va le voir, il travaille volontiers pour une dénomination ou l'autre dans ses débuts.

On le trouve à Montréal peu après ; de novembre 1888 à juin 1889, il prêche quelques fois dans l'église de la rue Craig (alors méthodiste) puis, à l'été, dans celle de Saint-Jean (presbytérienne). De septembre à novembre, sur recommandation de Charles Chiniquy (qui aidait volontiers les ex-prêtres), il passe un moment à la paroisse (congrégationaliste) de Lowell, participe aux séances de l'Union pastorale française de la Nouvelle Angleterre qui portent à ce moment-là précisément sur l'évangélisation du milieu<sup>4</sup>. Cependant son expérience pastorale lui apparaît vite pénible à cause des échanges acrimonieux entre baptistes et congrégationalistes, au point où il se demande si son choix du protestantisme a été le bon. Après ces deux mois, il revient à Montréal et gagne sa vie en donnant des cours privés de français. Il est soutenu par Joseph-Luther Morin, gendre de Chiniquy, pasteur à l'église presbytérienne Saint-Jean de Montréal et par Charles Chiniquy lui-même alors de passage dans la ville. Son deuxième enfant, Henri Charles, naît le 10 janvier 1890 et est baptisé le 2 mars par Charles Chiniquy, le deuxième prénom de l'enfant étant sans doute un hommage.

Commence alors pour Louis Martin une période de quatre ans (1890-1894) faite d'hésitations entre le catholicisme et le protestantisme et de passages de l'un à l'autre. Ses interrogations issues de son expérience américaine difficile lui font écrire à M<sup>gr</sup> Tachereau, archevêque de Québec, puis le font rencontrer l'évêque de Montréal, fin avril, pour examiner comment il pourrait réintégrer les rangs du catholicisme. Le clergé lui offre de payer ses dettes et de soutenir son épouse ainsi que ses deux enfants. Ce sera cependant au prix d'une coupure nette. Il devra laisser sa famille et aller s'enfermer loin des siens à la trappe cistercienne de Tracadie au Nouveau-Brunswick<sup>5</sup>. Il y séjourne à partir du 7 mai. L'abandon de sa femme et son retour au catholicisme font l'objet d'articles dans les journaux montréalais qui trouvent un écho jusqu'en Acadie. Diverses réflexions l'amènent à considérer plutôt le sort de son épouse et de ses deux enfants et à revenir vers eux. D'autant plus que les journaux l'informent que les protestants ont mis sur pied un comité pour recueillir des fonds afin de soutenir sa famille. Il télégraphie à Morin qu'il sera de retour le 23 mai au soir. Il est surpris de le voir monter dans le train à Saint-Hilaire. Les retrouvailles montréalaises sont fort émouvantes. Il n'a été absent que dix-neuf jours au total<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> Il donne une conférence à l'assemblée de Worchester sur « Est-il possible à un homme de changer de religion? ». Convaincu, c'est même un devoir, dit-il. Il intervient aussi à d'autres moments.

<sup>5</sup> Il existait à Oka au Québec une abbaye cistercienne depuis 1881, mais il est bien possible qu'on ait jugé qu'il y serait encore trop proche de sa famille. On préférerait une disparition complète dans l'anonymat. Il n'est pas impossible qu'il y soit quand même allé lors de ses disparitions ultérieures.

<sup>6</sup> Il en fera le récit à l'intention du *Fidèle Messager* en 1891 dirigé par le même T.-G.-A. Côté, au cœur des querelles de Lowell (voir sa biographie). Ce récit vise à édifier, à montrer les valeurs sous-jacentes aux

Il est soutenu grâce à l'aide de Chiniquy et de la communauté protestante, il gagne sa vie en donnant des leçons individuelles de français. En 1891, le couple habite Hochelaga et son troisième enfant, Blanche, sera baptisée à Saint-Jean en mai 1891, un an assez exactement après son retour. Pourtant, il avait perdu l'année précédente un petit Henri-Charles née en 1890. En octobre de cette année-là, le conseil de la paroisse Saint-Jean accepte qu'il donne à l'église une série de conférences sur les points de controverse. On peut penser que c'était aussi une façon de se convaincre lui-même et de bien marquer sa nouvelle appartenance. En septembre 1892, les anciens de Saint-Jean lui rendent visite pour l'inscrire sur la liste des communiant.



Marie-Louise et Blanche Martin avec leur mère Marie Vanderstappen en 1891

Début 1893, Louis Martin disparaît de nouveau deux mois non sans avoir fait connaître dans une lettre publique la rétractation de ce qu'il avait dit, prêché ou écrit comme protestant. Le *Montreal Witness* (protestant) se fait l'écho de la nouvelle. reprise par le catholique *True Witness*. Le *Citoyen franco-américain* la signale aussi, mais le texte de son directeur, Laurent-E. Rivard, invite plutôt ses lecteurs à la compréhension, prône la charité, les prières et la sympathie plutôt que le blâme<sup>7</sup>, l'espoir d'un retour se lisant en filigrane, la situation de sa famille appelant plutôt la pitié. Louis est parti deux mois incognito puis est revenu à Montréal, de nouveau presbytérien au moment de la naissance de Catherine (Kathleen) le 9 mars 1893. Les Britanniques et les Canadiens français l'accueillent chaleureusement et trouvent moyen de lui fournir du travail, l'occasion de donner des cours pour faire apprendre le français à leurs enfants, etc.

Pourtant, son comportement de va et vient entre les deux confessions ainsi qu'une lettre discutable écrite à *L'Étendard*, journal très catholique<sup>8</sup>, poussent le Conseil des anciens de Saint-Jean à le rayer des listes de la paroisse le 26 juin, jugeant sa conduite inacceptable. Nous ne savons pas comment son épouse prend ces abandons successifs. Nous pensons qu'elle comprend ses tiraillements et lui garde son amour même dans ces situations délicates.

Les hésitations de Louis ne sont pas encore finies. En mai 1894, pour une troisième fois, il quitte sa famille, redevient catholique, nous ne savons pour combien de temps. En tout cas, à la fin de l'année, il semble définitivement acquis au protestantisme. Harold Joseph (parfois appelé Adolphe selon les documents) naîtra le 11 décembre 1894

---

situations évoquées, certaines de ces dernières ayant « simplement défiguré le christianisme » (p. 60). On note dans ce texte la facilité d'écriture de son auteur que d'autres souligneront par la suite.

<sup>7</sup> « L'ex-prêtre Martin », L.E.R., CFA du 26 janvier 1893, p. 1. On sollicite des dons pour sa famille dans la détresse. Le 30 mars suivant, Louis adressera ses remerciements à Laurent Rivard pour la position tolérante qu'il a affichée dans son journal, CFA du 6 avril, p. 1, 2. Curieusement, nous n'avons rien trouvé dans le journal *L'Aurore* sur ce sujet pourtant proche et brûlant.

<sup>8</sup> Nous l'avons vainement cherché dans le journal entre fin mars et mi-juin. La réaction du Conseil donne à penser qu'elle avait une teneur inutilement provocante pour des catholiques.

et sera baptisé à l'église Saint-Jean. Jusqu'à 1897, il est enseignant (*teacher*) selon le Lovell, sans savoir s'il est rattaché à une institution, probablement plutôt encore professeur de cours privés.

À partir de cette année-là, on a l'impression que les presbytériens ont recours à lui pour des tâches de remplacement, des intérim. C'est ainsi qu'il accepte de devenir pasteur dans la ville de Neuchatel au Kansas, francophone, fondée par des Français et des Suisses dans ce coin de pays<sup>9</sup>. Le pasteur Henri Morel vient de se retirer en 1896 et tout donne à penser qu'on a eu recours à Louis Martin pour le remplacer temporairement. Il y est de 1897 à 1900, son fils Henri-Louis y naît le 20 avril 1898<sup>10</sup>. Le recensement américain de 1900 (1<sup>er</sup> juin) signale encore sa présence dans cette ville. Fin de l'intérim ou insatisfaction de cette vie en territoire de colonisation, nous ne saurions dire, mais il revient au Québec au cours de l'été. À cette époque, le réseau ferroviaire complètement développé facilite les déplacements.

Il est tout de suite après pasteur presbytérien à Saint-Philippe-de-Chester, Ham-Nord et Wotton, dans une petite communauté protestante qui compte 28 communicants<sup>11</sup>. Tout indique qu'il y serait arrivé dès l'automne 1900. Il habite avec sa femme et ses cinq enfants une grande maison qui sert aussi d'église<sup>12</sup>. Il y reste jusqu'à l'été 1903 et ne sera remplacé qu'en octobre par le pasteur Delporte. Arthur Perron (fils) dira de Louis Martin qui lui a appris à lire et à écrire : « Je n'ai connu de plus grand orateur ou meilleur professeur<sup>13</sup> ». Ce qui confirme son double rôle d'enseignant et de pasteur en ce lieu.

Nous ne savons à quelle tâche il s'occupe de 1903 à 1907, peut-être encore à une tâche pastorale que nous n'avons pu identifier, mais ailleurs qu'à Montréal. Il revient toutefois à Saint-Philippe à la fin d'octobre 1907 accompagné de sa famille, son aînée, Marie-Louise (18 ans) s'occupant d'enseigner à l'école du lieu. La célébration de Noël est particulièrement réussie et une demi-douzaine de familles catholiques a fêté avec les chrétiens évangéliques<sup>14</sup>. En janvier, on soulignera les vingt ans de présence dans la paroisse d'Arthur Perron et Olivine Gagnon, eux qui y ont été particulièrement actifs et ont recruté de nouveaux membres. Les méthodistes, qui étaient aussi présents dans la région, ayant regroupé leurs forces ailleurs, ce sont les presbytériens qui occupent entièrement le champ à partir de 1908. Le pasteur Martin semble ne quitter qu'à l'été 1910<sup>15</sup>. C'est durant cette période qu'il complète sa famille<sup>16</sup>.

---

<sup>9</sup> Notre biographie en ligne d'Henri Morel, qui en a été pasteur pendant plus de 25 ans, retrace la naissance et l'évolution de cette communauté. .

<sup>10</sup> Le fait que cet enfant soit baptisé sous le nom d'Henri nous indique fort probablement que le deuxième enfant de la famille, Henri Charles, né en janvier 1890, est décédé depuis.

<sup>11</sup> Pour le détail voir Florent Charest, *Les communautés protestantes de Chesterville et Ham-Nord, 1855-1982*, Les Éditions Histoire Québec, 2011, spécialement p. 84-85. La communauté demeurera petite mais les familles, convaincues traverseront le temps.

<sup>12</sup> Le recensement de 1901 fait état de Marie-Louise (Blanche étant décédée), Catherine, Harold, Henri et de Paul. C'est donc à Saint-Philippe que naîtront Walter en avril 1901 et Oswald en août 1902. Nous n'avons cependant pas retrouvé les registres pouvant contenir ces actes.

<sup>13</sup> Dans *L'Aurore*, juillet-août 1966, p. 4.

<sup>14</sup> *L'Aurore*, 10 janvier 1908 p. 9.

<sup>15</sup> Charest, p 89-90.

À la suite de ces expériences qui semblent positives, il demande en 1910 au Consistoire de Montréal d'être admis comme pasteur presbytérien en titre, mais compte tenu de l'hésitation de l'organisme à accéder à cette demande, il préfère la retirer et s'orienter vers autre chose. C'est à partir de ce moment qu'on sait qu'il est commis comptable, comme le confirme le recensement de 1911, et il le sera pour vingt ans encore.

Il demeure engagé chez les protestants quand même plus modestement. Il est présent au conseil de l'église du Sauveur (Plateau Mont-Royal) à partir de 1911 et on sait qu'en 1915, il est surintendant de l'école du dimanche et fait partie des syndics de cette même église. Il est probable qu'il a poursuivi dans cette voie pour quelque temps encore.

Son épouse décède le 20 janvier 1923 au Sault-au-Récollet<sup>17</sup>. Elle n'a que 55 ans et l'essentiel de son existence a été consacré à mettre au monde onze enfants en un peu plus de vingt ans et à en prendre soin, parfois dans la misère. Le service funèbre a lieu à la résidence de la défunte et est présidé par le pasteur J. E. Menançon (du Sauveur), assisté du pasteur H. Joliat (Saint-Jean) et de G. Peck (Béthanie). Une telle présence soulignait l'estime qu'on avait de son épouse et de nombreuses personnes, y compris des catholiques, avaient tenu à y assister. Selon sa volonté, Marie est incinérée au Cimetière Mont-Royal ; on inscrira son nom sur le petit monument de sa fille Simonne, décédée le 24 avril 1913. Quand leur mère disparaît, tous ses enfants étaient adultes, sauf le plus jeune, Louis fils, ayant presque 17 ans. Ils sont sur le marché du travail, commis, journalier, barbier ou autre.

Dans les dernières années de sa vie, Louis Martin semble habiter seul. Alors que son épouse est demeurée ferme dans son orientation protestante, recourant même à l'incinération alors que les catholiques l'interdisaient, Louis hésite bien davantage. Il semble avoir travaillé comme commis-comptable presque jusque à la fin, terminant ses jours à l'hospice catholique Saint-Antoine (dans le Vieux-Montréal) le 27 février 1932. Il avait 72 ans. Il est enterré le 1<sup>er</sup> mars suivant dans le cimetière catholique Notre-Dame-des-Neiges après un service à la Basilique Notre-Dame. On le dit de la paroisse Saint-Paul-de-la-Croix et bourgeois, donc retraité.

Cette indication supplémentaire tendrait vers un retour au catholicisme entre le décès de son épouse et le sien propre. Il était donc retrouvé à la fin de ses jours son adhésion première après de multiples hésitations. De vieilles craintes face à la mort et son passage à l'hospice catholique ont dû l'amener à ce changement. Alors que d'autres conversions manifestent une adhésion sans faille à leur nouvelle foi, comme ce fut le cas de son épouse, la situation de Louis Martin illustre les tourments de quelqu'un qui a été entraîné vers le protestantisme par une situation sociale délicate et non d'abord par une

---

<sup>16</sup> Louis naît le 11 sept 1906 et Simonne le 7 janvier 1910. Les cahiers d'état civil pour ce petit hameau semblent introuvables de sorte que nous n'avons pas pu y repérer les actes pour le confirmer.

<sup>17</sup> Il semble pour quelques années (1920-1923) habiter boulevard des Ormes (aujourd'hui Christophe-Colomb) dans ce quartier près de la rue Fleury, avant de revenir au centre-ville. Le rattachement à la paroisse Saint-Paul-de-la-Croix à son décès pourrait s'expliquer par ce lointain passage dans ce quartier.

conviction et une conversion profonde. C'est bien le fait qu'il n'ait pu vivre prêtre et marié qui est demeuré au cœur de ses déchirements<sup>18</sup>.

7 septembre 2018

Jean-Louis Lalonde

## Sources

Ancestry.com (Richard Lougheed, arbre franco-protestant), Cimetière Mont-Royal (emplacement), Société généalogique canadienne-française Décès au Québec 1926-1996.

*L'Aurore*, 29 mai 1890, 23 janvier 1923 (décès de son épouse).

*Le Citoyen franco-américain*, divers articles, en 1892, 9 juin, p. 3, 23 juin, p. 3,6, 30 juin, p. 7, et en 1893, 5 janvier, p. 6, 26 janvier, p. 1, 2 février, p. 1-2, 23 février, p. 1, 6 avril p.1,2.

*Le Semeur franco-américain*, informations brèves de 1889, 4 juillet p. 78, 12 septembre, p. 145, 26septembre, p.. 155 et158.

Lougheed, Richard, Notes biographiques sur Louis Martin

Martin, Louis, *Mon voyage à Tracadie*, Montréal, L.E. Rivard, 1891, 76 p, préparé pour les écrits du *Fidèle Messager* (avec illustrations).

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes. Ici, les p. 463, 615-17, annexe 24, p. 15.

---

<sup>18</sup> Le célibat des prêtres catholiques ne remonte qu'à 1123 pour une question de transmission d'héritage et non pour un raison de dévouement particulier au service de l'Église. Toutes les regroupements religieux dans le monde admettent le mariage de leur ministre et Luther, au moment de la Réforme, n'a fait que rétablir la situation comme elle l'avait été pendant plus d'un millénaire.